

Dernières nouvelles

Les nouvelles de la guerre font complètement défaut. Les dépêches et correspondances françaises sont devenues plus rares par suite de la difficulté des communications. On signale de tous côtés l'inquiétude et le découragement des Prussiens. Les troupes prussiennes qui étaient à Chauny se sont retirées. Une reconnaissance partie d'Abbeville a surpris un détachement ennemi à Poix. On lit dans une lettre officielle émanant du général Farre :

« Les dragons du Nord sont devenus en quelques jours plus audacieux que les fameux uhlands, et font de fréquentes razzias sur l'ennemi qui nous entoure et qui devient extrêmement timide. Ils en ont fait une fort curieuse aujourd'hui. Au Quesnel ils ont trouvé 9 malades et 45 infirmiers armés jusqu'aux dents, munis de bons chevaux qui ont exhibé le brassard blanc à croix rouge, dès qu'ils se sont vus cernés. Nos dragons ne se sont pas laissés prendre à cet étrange échantillon de la bonne foi prussienne en matière de droit de médisance. »

On avait signalé hier une colonne ennemie s'avancant vers Saint-Quentin. On nous apprend aujourd'hui que ce corps a subitement rebroussé chemin sur La Fère.

On nous informe également qu'une reconnaissance de 12 cavaliers prussiens a été vu suivant la voie ferrée, à Plavyle-Martel (Aisne). D'un autre côté, 6,000 Saxons qui occupaient Chauny ont été rappelés en toute hâte vers Reims et sont partis à marches forcées.

Le chemin de fer a été rétabli jusqu'à Miraumont.

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix.)

Tours, 1870. Une adresse du préfet de Tours du 14, dit que le départ précipité du général Sol du 13 a causé une panique et une désorganisation, mais que les ordres ont été donnés de Bordeaux pour le retour du personnel et du matériel suffisant pour continuer le service du chemin de fer et du télégraphe.

Le général Sol en quittant Tours annonça inexactement l'arrivée immédiate de 3 corps allemands tandis que les éclaireurs prussiens n'étaient pas plus près que Stagnay.

Le général Chanzy annonçait le 13, que les Français continuaient leur mouvement sur Vendôme sans être inquiétés, que les Prussiens n'avaient pas encore occupé Blois et que lui (Chanzy) croyait que les forces ennemies n'étaient pas nombreuses, et ne comprenait pas la panique de Tours.

Le préfet ajoute que la dernière dépêche du 14, annonce que les Prussiens avancent sur Tours, par Loches, 5,000 Allemands avec de l'artillerie. Ils étaient la nuit du 13, devant Montrichard.

Koenigsberg, 17 décembre. Suivant une communication officielle reçue à Pillau, le 10 décembre, 5 vaisseaux de guerre français ont été signalés naviguant de Skagen à St-Korsker.

Carlsruhe, 17 décembre. La Chambre des députés a voté un projet de loi concernant les moyens pour couvrir les dépenses nécessaires pour la guerre.

Bordeaux, 16 décembre. Le général Corall a été nommé général de brigade. Un décret ordonne la formation de 13 nouveaux régiments de marche et de 10 nouveaux bataillons d'infanterie.

Londres, 18 décembre. L'Observer dit que la réponse de lord Granville à Bismark a été arrêtée en conseil et envoyée hier. Elle dit que la violation de la neutralité par les autorités du Luxembourg n'absoudrait pas la Prusse de ses obligations. La note exprime l'espoir qu'un arrangement amical sera facilité par la Prusse qui s'abstiendra de mettre en pratique la théorie de la note de Bismark.

VILLE DE ROUBAIX.

Cours public de physique.

Mercredi 21 décembre à 8 h. 1/4 du soir

Différents systèmes de transmission télégraphique. Fils aériens. Rôle que remplit la terre dans la transmission. Effets de l'électricité atmosphérique sur les télégraphes. Parafoudres. Fils souterrains. Expériences avec la bobine de Remkorf

n'avoir pas été dérangé dans ses opérations que l'étaient nos fugitifs de ne pas avoir été découverts.

Une éclipse totale de soleil aura lieu le 22 de ce mois. Cette éclipse sera visible dans l'hémisphère boréal, en Europe, en Afrique et une partie de l'Asie. Elle sera totale dans le sud de l'Espagne, le nord de l'Afrique, en Sicile et en Grèce.

Commencement de l'éclipse, le 22, à 11 h. 49 m. Elle sera partiellement visible dans le nord de la France vers une heure.

Les obsèques d'Alexandre Dumas.

Jeudi ont eu lieu à Neuville les obsèques d'Alexandre Dumas. Malgré les émotions du jour, une foule nombreuse s'était donné rendez-vous sur la tombe de l'auteur de Monte-Christo et de Mademoiselle de Belle-Isle.

Le Conseil municipal de Dieppe avait tenu à honneur d'être représenté à ces obsèques. Il avait envoyé une députation dont M. A. Le Bourgeois s'était fait l'interprète sur la tombe d'Alexandre Dumas :

« Dans les temps malheureux où nous vivons, le salut du pays absorbe toutes nos pensées. Cependant, nous devons un adieu à celui qui nous quitte, désormais à l'abri des misères de cette vie, et nous le devons surtout quand ce mort a été un illustre vivant. »

Alexandre Dumas père, après une longue et brillante carrière, est mort chez son fils, aux portes de notre ville.

Le Conseil municipal de Dieppe a pensé qu'il devait assister à ses obsèques, et nous a commis pour le représenter.

Il n'appartient guère aux représentants d'une ville de pêcheurs et de bourgeois d'entreprendre l'éloge funéraire d'un littérateur tel qu'Alexandre Dumas; cependant la bénédiction du plus humble, quand elle est cordiale et sincère, doit, à cause de sa simplicité même, toucher les cœurs généreux tout autant qu'un éloge académique. Nous ne sommes pas tous initiés aux joissances de la littérature, cependant il en est bien peu parmi nous, qui ne doivent à Alexandre Dumas beaucoup de ces heureuses veilles, où la dernière page du livre arrive toujours trop tôt. Il a su dans ses nombreuses chroniques aplanir les difficultés de l'histoire, et forcer le lecteur à s'instruire en s'amusant.

Presque toutes les créations de sa verve littéraire sont devenues populaires, mais ce n'est pas à nous qu'il appartient de juger ses œuvres, c'est peut-être le temps, mais ce n'est pas le lieu; d'autres plus compétents le feront; disons seulement que tous ceux qui l'ont lu doivent l'aimer, car à chaque trait de son humeur primesautière, de son esprit si français on reconnaît l'élan d'un cœur généreux.

Voyez, Messieurs, quelle misère est la nôtre, en ces affreux temps d'invasion! En temps ordinaire, la mort d'Alexandre Dumas eût occupé Paris et la France, toutes les notabilités de la littérature, auraient tenu à honneur de l'accompagner à sa dernière demeure. Que d'adieux éloquentes! Que d'éloges noblement exprimés! et, aujourd'hui, quelques mots seulement tombent sur sa fosse, d'une voix inconnue; mais ne perdons pas courage! la France vit encore, nos pauvres enfants que nous suivons du cœur, combattent tous les jours pour la sauver; la force brutale, aidée de je ne sais quelle mystérieuse complicité, a pu nous imposer des pertes matérielles, mais l'esprit français n'émigrera jamais en Allemagne!

Alexandre Dumas, le nom que vous avez rendu célèbre, était un héritage lourd à recueillir, mais il l'était d'avance; vous avez emporté cette consolation dans la tombe.

Oui, Messieurs, aussitôt que des jours meilleurs, et la date n'en est pas éloignée, viendront luire sur notre beau pays, nous verrons reparaitre, avec un nouvel éclat, le nom d'Alexandre Dumas.

M. Montigny et M. B. Masson, au nom de l'art, ont prononcé des discours.

M. Alexandre Dumas fils a paru fort ému de la démarche du conseil municipal de Dieppe.

« Dois-je lire, Octavie? demanda-t-elle en tremblant. — Dans notre position, mon ange, on lit tout. — Voyons... C'est du colonel Douglas, Octavie. — Il t'invite à ton bal probablement... Lisons. »

« Mademoiselle, Dieu m'en est témoin, si j'ai attendu dans ma vie un jour de réparation, un jour de vrai bonheur, c'est celui qui porte la date de cette lettre... »

Hypocrite! dit Amalia, en froissant la lettre, je suis tentée de la déchirer, cette lettre et de lui en renvoyer les lambeaux. N'est-ce pas Octavie? — Continue, Amalia; nous apprenons à connaître les hommes, c'est une étude. »

« Depuis deux ans, j'aime une jeune Anglaise-Indienne, miss Arinda, la fille du nabab Sourah-Berdar... »

Ah! ceci est d'une insolence qui suffoque! s'écria Amalia. Octavie, les hommes sont vraiment affreux. — Oui, celui-ci fait des confidences amoureuses à la femme qu'il va épouser.

« Oui, oui, s'écria Amalia, nous partirons ensemble! Tout ce que nous avons aimé follement est indigne de nous, et je n'épouserai jamais, moi, ce que je n'aime pas. »

La porte s'ouvrit, et la moitié de M. Tower parut timidement, et dit en remettant deux lettres: « Voici votre courrier, mesdames, le lord le reçoit à l'instant. Pendant que vous lisez, je vais aux informations. »

Amalia prit la lettre qui lui était adressée et examina l'écriture et le cachet. Elle était scellée du lion et de la licorne, comme une dépêche solennelle.

« La suite à un prochain numéro. »

Deux bons chevaux sont indispensables, on les trouvera facilement dans Roubaix, où les dons patriotiques ont été recueillis en si grand nombre.

Voici la liste des objets qu'il serait utile d'adresser dans un bref délai :

- Convertures de laine. — Bas de laine. — Chaussures fourrées. — Chemises de flanelle. — Vin. — Riz. — Cognac. — Fromage de Hollande. — Sucre. — Biscuits. — Café. — Jambons. — Thé. — Sel.

Nous apprenons que M. Vinchon vient de faire don d'un cheval à la commission des ambulances.

Un grand accident est arrivé dans une filature de la rue des Proussions, à Fives. Le sieur Carré, surveillant, âgé de 61 ans, demeurant à Ascq, ayant oublié de fermer une trappe du rez-de-chaussée, qui donne dans la cave, est tombé d'une hauteur de trois mètres par cette ouverture et a eu la base du crâne fracturée. On désespère de le sauver.

Le journal, l'Ami du Limbourg, dit que le 8 décembre, deux Français évadés sont arrivés à Rimbouge où ils ont passé la journée — ayant été reçus parfaitement par les habitants — pour continuer leur route aujourd'hui.

Notre correspondant nous communique que les paysans prussiens font la chasse aux pauvres fuyards comme s'il s'agissait de bêtes fauves. Ils ont battu avant-hier les bois des frontières, comme s'ils traquaient des loups, ayant des policiers à leur tête, armés de fourches et de bâches; mais les oiseaux s'étaient envolés et malgré leurs recherches actives dans les fourrés, les Français étaient en lieu sûr et se réjouissaient d'une hospitalité telle qu'on n'en rencontre que dans nos contrées.

La sympathie pour les malheureux évadés à Broockhuizen, Rimbouge et ailleurs dans ces parages est telle qu'on reçoit non-seulement à bras ouverts les Français mais qu'on se cotise pour leur procurer de quoi continuer leur voyage. Les arrivants d'hier ont reçu environ vingt francs et des habits neufs avant leur départ.

Nous apprenons par l'Indicateur d'Hazeubrouck, que les deux Français qui s'étaient ainsi soustraits à la tyrannie prussienne étaient deux jeunes gens de notre département, MM. Ignace Binaut, de Merville, volontaire sous-officier au 51^e de ligne, et Delannoy, de Lille, adjudant au 9^e de ligne.

Parmi les nombreux épisodes de cette périlleuse évasion, en voici un des plus saisissants :

A quelques lieues de Cologne nos fugitifs, accablés de fatigue, cherchent un abri dans la cave d'une maison en construction, pour y prendre quelque repos. A peine ont-ils allumé leur cigarette qu'ils entendent le bruit des pas d'un nouvel arrivant.

Ils éteignent au plus vite leur cigarette, se tiennent immobiles dans un coin de la cave et osent à peine respirer.

Un homme paraît : il trouve appuyée contre la paroi du mur une échelle, la mesure, quelques instants auparavant, leur avait servi à descendre au fond de la cave. Il la descend à son tour, marche à tâtons et saisit une planche à l'extrémité de laquelle est assis l'un des fugitifs. Celui-ci, pour éviter toute résistance, se soulève doucement et voit l'homme charger la planche sur ses épaules, remonter l'échelle et s'éloigner à grands pas. C'était un voleur qui s'en allait avec son butin, tout aussi joyeux de

tir demain.

« Madam, dit Tower, vous savez depuis hier qu'il y a un bal et que vous êtes invitée. Ma parole d'honneur, vous deviez vous attendre à cela. Je vous en avais déjà rapporté la nouvelle de l'habitation du colonel... »

« Vous avez raison, M. Tower, dit Octavie, mais on croit toujours que la chose redoutée arrivera tard... Je ne suis pas prête pour demain... Allez remplir ma commission, monsieur Tower; nous vous attendons ici. »

Tower s'inclina et sortit.

« Ma chère Amalia, poursuivit Octavie, nous partirons ensemble et tu ne te marieras pas. Je me charge de M. Tower, moi... nous laisserons dans leurs abominables repaires tous ces hommes infâmes qui étaient venus chercher chez les monstres du Bengale une société digne d'eux. »

« Oui, oui, s'écria Amalia, nous partirons ensemble! Tout ce que nous avons aimé follement est indigne de nous, et je n'épouserai jamais, moi, ce que je n'aime pas. »

La porte s'ouvrit, et la moitié de M. Tower parut timidement, et dit en remettant deux lettres: « Voici votre courrier, mesdames, le lord le reçoit à l'instant. Pendant que vous lisez, je vais aux informations. »

Amalia prit la lettre qui lui était adressée et examina l'écriture et le cachet. Elle était scellée du lion et de la licorne, comme une dépêche solennelle.

Le Propagateur publie la lettre suivante :

Lille, 18 décembre. Monsieur le rédacteur,

Selon vous la légion d'Hazeubrouck, n'a d'autre occupation que de se promener le fusil en bandoulière depuis huit jours.

Selon les ordres que je donne, elle fait six heures d'exercice par jour, quel que soit le temps, et de plus, elle doit aller aux magasins pour s'équiper, etc.

Qui de nous deux le public croira-t-il? Sera-ce moi qui veille et m'assure de l'exécution de mes ordres? Ordres que nul dans ma légion n'oseraient enfreindre.

Sera-ce vous qui ne cherchez qu'un nouveau prétexte pour insulter notre général commandant, et qui du même coup calomniez mes 3,000 bons et braves flamands, ainsi que leur colonel.

Ce général improvisé, comme vous l'appellez, est en ce moment à la recherche de l'ennemi. Sous peu, la légion d'Hazeubrouck l'aura rejoint. Nous allons mourir ou délivrer la France, c'est notre immuable désir. Nous sommes, croyez-le bien, à la hauteur de la mission qui nous est confiée.

Sachez donc que l'article que vous avez écrit hier, sera jugé par vos lecteurs comme il le mérite. Pour l'avenir n'écoutez plus vos passions, elles sont mauvaises conseillères.

Dans l'intérêt de la vérité, demandez aux chefs de corps ce qu'il font plutôt que d'agir comme vous l'avez fait. Vous serez toujours bien renseigné et digne de l'estime de tous.

Veillez, Monsieur, insérer la présente dans votre prochain numéro, et pour l'avenir être plus réservé à l'égard de loyaux républicains, ils connaissent leurs devoirs, et n'ont besoin de personne pour les apprendre.

Recevez, Monsieur le Rédacteur mes civilités.

Le lieutenant-colonel de la 8e légion, G. Jonas JACOB.

Le Propagateur fait suivre cette lettre des réflexions suivantes :

Puisque M. le colonel a la bonté de nous offrir des renseignements, nous le prions de vouloir bien nous dire pour quelle cause M. Robin, improvisé général par M. Gambetta, a quitté le 27 mai 1869, le quatrième régiment d'infanterie de marine où il était capitaine.

Nous verrons si M. Robin est « à la hauteur de la mission qui lui a été confiée, et si « nos passions » cherchent des « prétextes » — ou si notre patriotisme a de bonnes raisons pour demander son remplacement.

H. LEFEBVRE.

Chronique locale & départementale

AMBULANCE DU BATAILLON MOBILISÉ DE ROUBAIX.

Nous mobilisés sont partis au nombre de 3,000. Un chirurgien major avec un aide sont, jusqu'ici, seuls chargés de donner des soins à un si grand nombre d'hommes. Une commission, composée de MM. P. Catteau, C. Daudet, Dillies aîné, S. Weill, s'occupe en ce moment de former une ambulance sous la direction d'un chirurgien, d'un aide-chirurgien et de plusieurs infirmiers.

Dans le but d'arriver à la prompt organisation de cette ambulance, il est indispensable que tous nos concitoyens fassent de nouveaux sacrifices et nous savons que déjà une première liste de souscription s'élève à 14,000 fr.

Pour couvrir les frais indispensables, une somme de 25,000 fr. est absolument nécessaire. Nous avons la certitude qu'il suffit d'adresser un nouvel appel à la générosité de nos concitoyens pour que le but soit atteint.

Les personnes qui voudraient souscrire au moyen de dons en nature peuvent les adresser au Comité des Dames pour les secours aux blessés, chez M^{me} C. Descat.

être militaire moi-même. Ils gardent le secret dans ces sortes d'affaires; puis, un beau matin, ils annoncent leur mariage au tambour... Au reste, mademoiselle, je ne vois pas trop ce qui peut tant vous affliger dans ce mariage: Douglas est un très-beau cavalier, mafoui; il est bien en cour, il sera général dans cinq ans. Certes, je connais plus d'une femme...

« Assez, monsieur Tower, dit Amalia d'un ton triste, et en faisant de la main le signe qui commande le silence, assez. Vous n'êtes plus mon tuteur, et je vous remercie de vos avis et de vos réflexions. »

« Comme vous voudrez, dit Tower. — Eh bien! Octavie, poursuivit Amalia en souriant avec mélancolie, il y aura bal demain!... un bal!... Ceci est trop fort! On peut bien me traîner à un autel de mariage; ils ont la force pour eux, et j'ai perdu l'amour du comte Elona, et je lui ai retiré mon estime, et je l'ai en horreur, comme toi tu as en horreur sir Edward, Octavie... Mais on ne me traitera pas à des salons de bal. Il ne manquera qu'une dame à leur bal de noces, une seule... la mariée! il m'a quittée à mon bal de Smyrne, je le quitterai à son bal de Nerbudda. Nous serons quittes. »

« Amalia, dit Octavie, je t'ai bien fait du mal, moi; eh bien! je veux le réparer... Monsieur Tower, avez la bonté de descendre pour prendre des informations précises sur le départ des convois de terre et des vaisseaux... Je veux par

Grâce à son énergie persistante et à ses grands moyens, la République américaine est aujourd'hui aussi la première nation du monde.

La jeune République française a eu beaucoup de peine à contracter un premier emprunt de 250 millions à des conditions usuraires et se trouve paralysée à son début. La France possède cependant plus de numéraire que n'en avaient les Etats du Nord de l'Amérique, et beaucoup plus de capitaux, outre le voisinage de pays plus riches pour l'aider de leur concours financier.

D'où vient cette infériorité si accablante? Elle résulte, d'abord, d'un esprit de thésaurisation particulier à la nation française. Que son origine remonte à l'époque des assignats et qu'il se soit perpétué à la suite des guerres du premier empire ou qu'il doive être attribué à d'autres raisons, peu importe. Toujours est-il que la France possède quatre fois plus de numéraire que l'Angleterre, et que, depuis la guerre que nous soutenons, il en est constamment rentré par nos frontières une quantité plus grande qu'il n'en est sorti et qu'il n'en a été réquisitionné ou pris par les armées prussiennes. Une forte partie de cette monnaie est donc cachée, retranchée de la circulation et frappée conséquemment de stérilité.

Mais une cause essentielle d'infériorité est dans le fait que le Corps législatif a octroyé à la Banque de France le cours forcé de ses billets avec faculté d'élever son émission à 2 milliards 500,000 et qu'au lieu de tirer tout le parti possible de ce privilège, dans son intérêt particulier comme dans l'intérêt général, notre établissement financier a porté à 6 0/0 le taux de ses escomptes, supprimé toutes avances sur titres et réduit la circulation par tous les moyens en son pouvoir.

La loi et les décrets de prorogation auxquels le gouvernement a dû avoir recours pour parer à ces retraites et aux circonstances difficiles dans lesquelles se trouvent ceux qui ont contracté des obligations avant l'état de guerre (dans l'ignorance d'un événement inattendu qui a jeté tout à coup la perturbation dans le commerce et rendu, sinon impossibles, du moins très-difficiles les moyens de délibération) a dénoté complètement les anciens errements de notre principal établissement financier et le malaise aggravé par les restrictions incessantes qu'il impose.

L'exiguïté de son capital et l'inquiétude qui en est la conséquence, la régularité étroite de ses transactions jusqu'ici, la crainte puérile de voir une dépréciation quelconque de ses billets par rapport à la base métallique, le rendent tout à fait incapable de remplir la mission à laquelle il est appelé.

Tandis que nous voyons l'intérêt à 2 1/2 0/0 en Angleterre et en Belgique, où le billet de banque est remboursable en monnaie métallique, l'escompte est excessivement difficile et restreint ici, même lorsque les chances de perte peuvent être considérées comme tout à fait écartées.

Le billet de banque français à cours forcé est tellement insuffisant pour les besoins de la circulation, qu'il jouit d'une faveur de plus d'un demi pour cent, relativement à sa valeur métallique, en Angleterre, et qu'il est recherché avec primes, contre espèces, en Belgique.

Sous le coup de ces entraves, les produits sont dépréciés, les transactions frappées de paralysie, les débiteurs incapables de payer leurs créanciers et constamment menacés de la ruine ou d'une liquidation désastreuse.

Pourquoi, chez nous, ne pas suivre les enseignements de la République américaine? Pourquoi le gouvernement français, dans l'intérêt du pays tout entier, n'émet-il pas lui-même le papier-monnaie destiné à ranimer la circulation interrompue et à rétablir l'équilibre des divers éléments constitutifs de la prospérité publique? Il pourrait ainsi se procurer 2 ou 3 milliards sans intérêt, abaisser immédiatement le taux du loyer de l'argent et se créer les facilités les plus grandes pour contracter les emprunts nécessaires aux besoins de la défense nationale.

Cette question est étroitement liée au salut de la patrie, au rétablissement et à la consolidation de sa prospérité dans l'avenir.

Elle se recommande donc à l'attention de tous les bons citoyens et de tous ceux qui, à un titre quelconque, ont de l'influence sur la direction des affaires publiques.

cheval de Nerbudda; il a fait le trajet dans une heure. J'ai ordre, moi, de préparer pour demain un repas de trois cents couverts pour les cipayes. Je dresserai mes tables au quinconce des Belles-Indiennes. C'est une bonne affaire pour moi. Le colonel Douglas fait les choses généreusement.

« Voulez-vous donc monter, monsieur Tower? crièrent deux voix de femmes dans l'escalier. »

« Je suis à vous, mesdames, » répondit Tower; et il ajouta en reliant: « Mon Dieu! il faut toujours un peu de temps pour recueillir quelques informations. »

Octavie et Amalia entraînèrent M. Tower dans la salle, et leurs yeux étincelants interrogeaient beaucoup mieux qu'une demande.

« Voici, voici, dit M. Tower. C'est à cette heure un bruit public; la nouvelle est officielle. Le télinga porte un faisceau de lettres d'invitation. Le mariage du colonel est arrêté. Il y a un bal demain à Nerbudda. Ainsi, mademoiselle Amalia, nous pouvons nous appeler déjà mistress Douglas Stafford. »

Amalia se laissa tomber sur un siège, en levant les mains et en exhalant un profond soupir.

« Eh! mon Dieu! poursuivit Tower, il fallait s'attendre à ce dénouement. Je connais les hommes. Cela ne pouvait avoir une autre fin. Je l'ai dit cent fois. Le colonel reculait pour mieux sauter. Je connais les militaires, puisque j'ai failli